

# LE FIGARO et vous



Cartier

**STYLE**  
L'ÉMAIL  
TRADITIONNEL  
SÉDUIT JOAILLIERS  
ET HORLOGERS **PAGE 30**



**JARDINS**  
DANS LE VAL DE LOIRE,  
UN PARC DONT LES  
VISITEURS RETOMBENT  
EN ENFANCE **PAGE 31**



**FENÊTRE  
SUR COUR**

ALBERT II DE MONACO AU MUSÉE  
DE LA CHASSE ET DE LA NATURE.

**L**a ponctualité est la politesse des rois. À 18h33, la BMW hybride, intérieur cuir beige du prince Albert II de Monaco, se gare dans la cour pavée du Musée de la chasse. En son honneur, les trophées de cerf sont éclairés de rouge et de blanc, aux couleurs de la principauté. Bronzé et amaigri, le souverain est d'excellente humeur. « J'aurais dû mettre mes lunettes de soleil », lâche-t-il néanmoins sous les flashes des photographes. Contrairement à Juan Carlos d'Espagne et à Carl XVI Gustaf, il ne chasse pas. On imagine la colère de la princesse Stéphanie s'il tuait un éléphant.

Le prince inaugure l'exposition sur les expéditions cynégétiques d'Albert I<sup>er</sup> de Monaco. Les collections privées de la famille Grimaldi sont montrées pour la première fois. Devant l'amusant portrait de son trisaïeul aux côtés de Buffalo Bill, Albert II écoute avec attention les explications de la commissaire Anne Beauchef de Bussac. Son aide de camp trotte derrière, une mystérieuse mallette noire à la main. Des documents ultrasecrets? « Des cadeaux », répond-il en riant. Les gardes du corps se parlent par oreillette interposée. La petite cour qui suit le prince, de salon en salon, semble ravie d'être là.

Entre Alain de Grimoard, Gilles Bayon de La Tour, Charles de Menthon d'Aviernoz, Gilles de Robien et Louis de Rohan Chabot, la noblesse française est surreprésentée. En tailleur cintré aux étonnantes manchettes pailletées, Patricia Husson a droit à un baiser du prince. Héritière des assurances maritimes Faugère & Jutheau, elle préside le club des entrepreneurs monégasques en Afrique. Tout occupée avec le prince, elle manque de piétiner le lion étendu sur le sol fabriqué en caisses de munitions. « J'y mettrais bien le feu », grommelle le notaire du Tout-Paris Dominique Hugo. Son ami le commissaire-priseur Pélage de Coniac temporise: « C'est quand même mieux que le type qui dormait à l'étage dans la peau d'ours. » Tout le monde ne vient pas encore la fleur au fusil voir de l'art contemporain au Musée de la chasse.

## Les tribulations des Français en Chine

Alors que s'ouvre la première rétrospective Giacometti au Yuz Museum de Shanghai et qu'Art Basel a attiré les plus grands marchands et collectionneurs à Hongkong, la France poursuit sa conquête de ce nouveau monde. Enquête. **PAGES 28 ET 29**



L'Homme qui marche, de Giacometti.

## Prévert, le cinéma était son paradis

**EXPOSITION** À travers photographies, affiches et manuscrits, la fondation Pathé, à Paris, témoigne de la curiosité et de la variété des goûts du poète.

NATHALIE SIMON [nsimon@lefigaro.fr](mailto:nsimon@lefigaro.fr)

**E**ugénie Bachelot Prévert ne manque pas une occasion de rendre hommage à son grand-père, Jacques Prévert (1900-1977). En partenariat avec la Fondation Jérôme Seydoux-Pathé, à Paris, elle est à l'origine de l'exposition qui célèbre la passion naissante du jeune Jacques pour le cinéma. « J'y allais souvent, très souvent. Cela ne coûtait pas cher et le jeudi, je trouvais parfois le moyen de passer inaperçu et de m'asseoir face à l'écran, en qualité de spectateur clandestin », écrit Prévert en 1967.

Outre un cycle de films qui a marqué la jeunesse du poète, une centaine de documents, manuscrits, scénarios inédits sont

« Prévert a beaucoup écrit sur le cinéma, il a assisté à sa mutation, du muet au parlant, à l'évolution des appareils. Lui-même faisait des figurations », indique Stéphanie Salmon, directrice des collections historiques en charge des expositions.

### Observateur et organisé

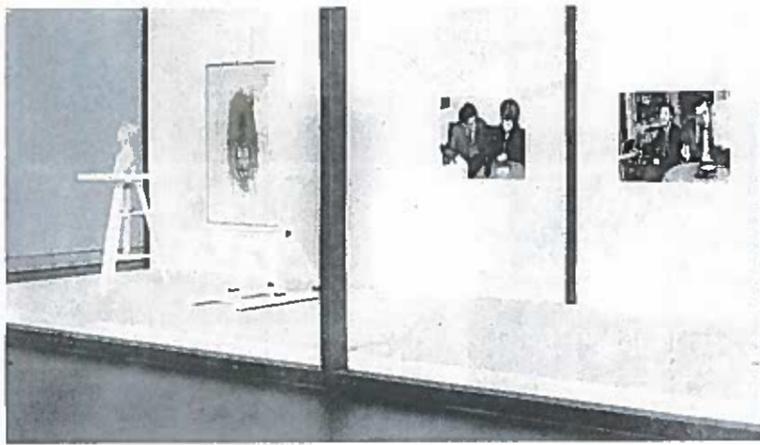
La visite s'appuie sur *Enfance*, un récit autobiographique publié dans *Elle*, de septembre à octobre 1959 sous le titre *Les Mémoires de Jacques Prévert*. Dans une chemise rouge un peu abîmée, la documentaliste Solange Platek a découvert des « dossiers préparatoires composés de notes et d'ébauches de manuscrits ». Les salles parisiennes où Prévert avait l'habitude d'aller, celle des Grand Magasins Dufayel, des Mille-Colonnes ou de L'Empire, ont presque toutes disparu aujourd'hui.

vités: « Mon frère attrape la diphtérie. Je vais chez mon grand-père, rue Monge. L'abbé Malinjoix. Le voyage en Suisse. Les confidences d'Auguste. Grivoiseries de bon aloi. » Parfois un menu: « La bière et la salade de pommes de terre. »

Après son service militaire, en 1920, Prévert se rend au ciné avec ses copains de régiment, Marcel Duhamel (tous deux étaient caporaux à Constantinople) et Yves Tanguy. Ils se retrouvent au 54, rue du Château près de Montparnasse, font la connaissance des surréalistes, Breton, Desnos... et se rendent au cinéma en leur compagnie.

C'est à cette époque que Prévert écrit son premier scénario, *Souvenir de Paris*, ou *Paris-Express*, qui sera réalisé par son frère Pierre et Marcel Duhamel. « Œuvre pionnière du réalisme poétique », selon





**C** VALÉRIE DUPONCHELLE  
@VDuponchelle  
ENVOYÉE SPÉCIALE À SHANGHAI

Comment présenter Alberto Giacometti (1901-1966), maître de l'art moderne et icône du monde occidental, à Shanghai qui le découvre ? Avec splendeur et pédagogie, répond la rétrospective orchestrée par la Fondation Giacometti pour le Yuz Museum, musée privé créé en 2014 à West Bund District, dans un ancien entrepôt aéronautique, par le milliardaire et collectionneur d'origine indonésienne, Budi Tek, 55 ans. Splendeur, car c'est la Fondation Giacometti qui est ici à l'œuvre et a prêté 250 pièces, rarissimes et délicates comme les plâtres peints du sculpteur, pour cette première chinoise. Pédagogie, car il s'agit de présenter comme un inconnu ce fils de peintre, ce sculpteur aux périodes à la fois fortes et distinctes - de l'Objet désagréable surréaliste éminemment sexué, à *La Cage* (1951) d'une abstraction minimale -, ce peintre aux modèles fantomatiques, ce personnage suisse, étrange et familier de la vie parisienne.

Formidable travail de réécriture tout public d'une histoire qui fait partie de notre patrimoine muséal. Très à l'aise dans l'exercice pédagogique, comme l'ont démontré ses deux biographies *La Vie possible de Christian Boltanski* et *Le Saut dans le vide* avec Maurizio Cattelan (Seuil). Catherine Grenier a mis à profit son arrivée récente, il y a deux ans, à la tête de la Fondation Giacometti pour ouvrir sa collection et la poser dans de nouvelles perspectives. Elle était en charge du mécénat international au Centre Pompidou lorsqu'elle rencontra Budi Tek, courtisé par nombre d'institutions occidentales. De cette rencontre est né le « projet fou de crazy Budi » d'offrir à la Chine populaire la plus grande rétrospective Giacometti jamais faite.

Contre toute attente, en un temps record, elle se déploie jusqu'au 31 juillet, dans l'énorme espace du Yuz Museum ouvert il y a seulement vingt mois. Sans perdre l'intimité recueillie propre à l'artiste de l'existential et à son studio de 23 m<sup>2</sup>, entre légendaire du 46 rue Hippolyte-Maindron à Montparnasse (une salle le reconstitue par un jeu de photographies géantes et de vitrine aux trésors). Pour que le public de Shanghai retrouve l'esprit de Paris, un café avec ses chaises cannées a été monté grâce à d'immenses photos d'archives des bistrotiers de Montparnasse. Il y a même un alignement de boîtes de bouquinistes, comme sur la rive gauche, du quai de la Tournelle au quai Voltaire. D'une patience de professeur, Catherine Grenier a répondu « aux questions innombrables des journalistes chinois sur Giacometti, sa formation, son alternance peinture-

sculpture, ses rapports avec les surréalistes, son amitié avec un certain Michel Leiris ». Kamel Mennour, le galeriste parisien qui représente l'Estate Giacometti (avec la toute-puissante galerie Gagosian) est venu à Shanghai avant d'aller rejoindre Art Basel Hongkong.

Aucune des parties ne parlera d'argent en ce jour de célébrations où la presse chinoise est venue en masse, où les discours sont universalistes et abstraits. Mais il ne fait pas mystère que pa-

reille entreprise relève de l'exploit artistique, logistique et financier. Elle réunit l'ingénierie culturelle de la Fondation (cinq semaines d'installation sous haute surveillance pour le commissaire de l'exposition, Christian Alandete), le transport et l'assurance de chefs-d'œuvre (du grand plâtre de la *Femme cuillère*, 1927, à *L'Homme qui marche*, 1960, vedette des enchères), et la scénographie sur mesure d'Adrien Gardère, l'artiste de la Galerie du temps au Louvre-Lens.

#### « Cultures plurielles »

Ce volubile a su rythmer l'immensité des lieux en chorégraphe, posant les sculptures comme des modèles de photographe sur un fond en papier, alignant les miniatures sur leurs socles massifs comme des monuments funéraires égyptiens, découpant une « skyline » de buildings blancs pour évoquer en beauté le projet inabouti de Giacometti pour la Chase Manhattan Plaza de New York en 1958. Dans la « salle des têtes », presque irréaliste, ses vitrines forment des piliers de verre, suspendus à hauteur du regard, où flottent tous les visages et les bustes de Giacometti, des plus ressemblants, comme ceux de Rita Gueyfier en 1936 aux plus fraternels, comme ceux en lame de couteau de Diego en 1950.

« Rêve d'un monde de cultures plurielles, de tolérance, de visions communes d'universalisme, d'égalité, d'élégance empruntée à tous les styles raffinés du monde, c'est cela le rêve français, mais aussi le rêve de la Chine, de Shanghai, de Budi Tek, analyse Ashok Adiceam, directeur de la Yuz Foundation. On se sent très français en Chine, surtout à Shanghai, au milieu des platanes de la Concession française. C'est l'histoire de la France overseas, de l'outre-mer, qui continue de se raconter dans cette ville de la taille de la Suisse. Avec beaucoup de Français, aventuriers ou avant-gardistes des temps modernes, qui se projettent dans le futur, certains depuis assez longtemps comme le designer Yann Debelle. C'est aussi l'art de Giacometti, ce Parisien suisse qui parlait italien avec ses parents. »

« Alberto Giacometti Retrospective », Yuz Museum, Shanghai, jusqu'au 31 juillet. [www.yuzmshanghai.org](http://www.yuzmshanghai.org)

# Giacometti, un rêve français en Chine

**ARTS** Pour présenter le sculpteur et mettre en valeur 250 œuvres prêtées par sa Fondation, le Yuz Museum, à Shanghai, s'est offert l'ingénierie culturelle des Français. Une exposition très pédagogique.

La rétrospective Alberto Giacometti, au Yuz Museum de Shanghai, est superbement mise en scène par Adrien Gardère, le scénographe de La Galerie du temps au Louvre-Lens (en haut, à gauche et à droite). Le Nez, 1947 (ci-dessus).

## Dans l'empire du Milieu, le « made in France »

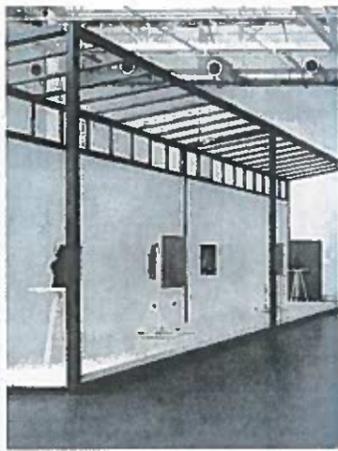
BÉATRICE DE ROCHEBOUËT  
bde@rochebouet@lefigaro.fr  
ENVOYÉE SPÉCIALE À HONGKONG

Les Français sont de plus en plus nombreux à vouloir vendre notre histoire à la Chine. Et ce pays qui n'a pourtant rien à envier à notre passé raffole de tout ce qui porte une marque royale ou une étiquette venant de l'Hexagone. Des commodes estampillées aux grands crus classés en passant par les souvenirs napoléoniens, le « made in France » a plus que jamais la cote.

Cependant, il ne faut pas croire que l'Asie est un Eldorado, même si de ce côté-ci du monde on est avide de culture. Les Parisiens qui se sont aventurés à la dernière foire d'Art Basel Hongkong en ont fait l'expérience. Ceux qui étaient des débutants ont tiré leur épingle du jeu, mais les nouveaux arrivants comme David Fleiss (galerie 1900-2000), dont l'acrobacie était pourtant digne d'un petit musée, ont l'honnêteté de dire qu'ils n'ont rien vendu.

Tisser de vraies relations en Chine demande du temps et de l'argent. « J'ai fait mon premier salon d'art à Shanghai en 2006, raconte Pierre Dumonteil qui fête aujourd'hui les 10 ans de sa galerie, située à côté de Fuxing Park, l'équivalent à Shanghai des Tuileries à Paris. J'ai compris qu'il fallait une relation solide et durable pour développer un réseau commercial efficace dans ce pays. Nous y sommes allés à l'instinct. Après des débuts très difficiles, les premiers résultats sont venus au bout de cinq ans seulement. » Depuis peu, la galerie Dumonteil représente de manière muséale et commerciale la manufacture de Sevres. Après Hongkong, l'exposition de Chengdu, qui a montré les créations des origines à nos jours, a attiré 135 000 visiteurs. Prochaine étape : Xian.

Pour avoir une chance de vendre en Chine, il faut s'y installer de manière pérenne. D'autant qu'avec la crise, qui a fait rétrograder le pays derrière les États-Unis pour le marché de l'art, le cli-



## Island6 Bund à Shanghai

Calme inhabituel sur les ruelles de quartier des galeries situé au 50 Moghan Road, le long de Suzhou Creek. QG bouillonnant de l'art à Shanghai, déserté en ce lundi d'exception où nos grands noms comme Lorenz Heil le pionnier suisse qui a fondé Shanghai en 1996, viennent de partir à Art Hongkong. Les anciens entrepôts de l'ex-zone industrielle de Putuo Di sont devenus une suite imbriquée « white cubes », ces espaces blancs et chiteux propres à l'art contemporain. Ils font de M50 l'équivalent à Shanghai d'un petit Chelsea new-yorkais, ve plus bohème de Factory 798, quartier se de Dashanzi Art District à Pékin.

Un bâtiment plus haut et plus moche que les autres abrite Island6 Bund. Le min vers ce collectif franco-chinois est édifié par un petit ours de lumière qui se dans l'escalier : c'est du « laser signé collectivement Liu Dao (« île 6 chinois ») « pour ôter le côté subjectif l'individu ». L'espace lui-même ressemble à un loft de Manhattan avec un noyau qui sert de bureau central avec sa bal d'ordinateurs et ses assistants jeunes et internationaux, cerné de cimaises blanches où se bouscule tout ce qui se crée de modeste atelier contigu.

#### L'invention de demain

Pull en cachemire bleu pâle et coupe à la mode comme un étudiant en éco de Daup Thomas Charvériat est le jeune directeur d'Island6 Bund, dont le site ressemble à un jeu vidéo qu'a une enseigne de g. (Couldn't Even Count Them All mé ainsi camion peint à l'acrylique et personnages animés en LED). Sou posé, ce Français de 42 ans avoue être se par un MBA en business, puis que étapes préliminaires à Barcelone et York, avant de se poser à Shanghai,

établir une relation de confiance et nos deux cultures, si différentes, prend du temps », explique Hadri Montferrand. Après avoir tenté en la brève aventure d'Artcurial en C ce jeune Parisien qui représente la son Guardian en Europe a décidé en de monter sa propre galerie à Pékin Factory 798. En 2013, il a ouvert deuxième espace à Hangzhou. contact ne se fait pas à 100 % tout de et il dépasse les limites du simple et ajoute ce dernier. Ici, il faut montrer blanche, entrer dans le cercle intime client qui souvent paye pour voir...

#### Attrance pour ce qui brille

Le démarchage ponctuel ne fonction pas. Édouard Malingue, fils du galeriste parisien Daniel Malingue, n'hésite à vivre avec femme et enfants Hongkong. Après avoir commencé Picasso, ce dernier s'est mis sur le nouveau du très contemporain. Jus 30 avril, il montre en avant-première nouvelle installation vidéo de La Grasso, réflexion unique sur l'esthétique et la représentation du pouvoir à travers les arcanes feutrés du Salon doré de lais de l'Élysée. L'artiste a obtenu l'attention exceptionnelle de filmer d bureau du président. Et cette avalanche d'or excite déjà les Chinois, qui a tout ce qui brille.

La famille Kraemer l'a bien compris. Depuis quelques années, elle a dé-

GRUPE FIGARO présente

Grand Palais  
31 mars - 3 avril 2016  
La Corée à l'honneur

ART  
PARIS  
ART  
FAID

## CULTURE

## Zaha Hadid, une météorite de l'architecture

**DISPARITION** La star anglo-irakienne est décédée hier d'une crise cardiaque à l'âge de 65 ans.

PAR BÉATRICE DE ROCHEBOUËT [bderochebouet@lefigaro.fr](mailto:bderochebouet@lefigaro.fr)

C'était un monstre sacré de l'architecture. L'Anglo-Irakienne Zaha Hadid est morte à Miami d'une crise cardiaque à l'âge de 65 ans. Diva qui se permettait d'arriver avec des heures de retard à presque tous ses rendez-vous, elle vivait à cent à l'heure. Sa disparition fulgurante est à l'image de cette météorite dont la carrière si atypique a marqué l'architecture.

À l'inauguration du Maxxi, le Musée national des arts du XXI<sup>e</sup> siècle, le 30 mai 2010 à Rome, l'architecte arrivée telle une star dans sa limousine, lunettes mouche sur le nez, avait été huée par la foule. On lui reprochait d'avoir privilégié le gigantisme à la mise en valeur des œuvres. « Trop de béton, d'acier, de gris, une architecture laide et constructiviste... qui aura coûté 150 millions d'euros! » pouvait-on lire alors dans la presse. Zaha Hadid était remontée dans sa voiture la tête haute, l'air de rien.

Si elle n'a pas toujours fait l'unanimité, il n'en demeure pas moins qu'elle a révolutionné la discipline. Être une femme dans ce milieu très masculin de l'architecture est une gageure. Elle se plaignait souvent du machisme qui y régnait, mais luttait contre les préjugés de ses « confrères » avec une volonté de fer. Elle fut d'ailleurs la première femme à remporter le prix Pritzker - le « Nobel » d'architecture - en 2004. En 2015, elle recevait la prestigieuse médaille d'or décernée par l'Institut royal des architectes britanniques (Riba), après Jean Nouvel, Frank Gehry ou Oscar Niemeyer. « Zaha Hadid est une force formidable et influente à l'échelle mondiale en matière d'architecture », avait alors souligné Jane Duncan, la présidente du Riba, qualifiant son travail d'« extrêmement expérimental, rigoureux et exigeant ».

Figure du mouvement déconstructiviste, elle a dessiné des bâtiments-sculptures aux formes anthropomorphiques d'une grande force visuelle et immédiatement identifiable. Son langage lyrique, privilégiant les courbes généreuses, est né de l'utilisation des logiciels de conception les plus avancés. Zaha avait du style, son style, qu'elle assumait à 100%. Avec une prédilection pour les entrelacs de lignes tendues, les courbes, les angles aigus, les plans superposés inattendus qui donnent à ses créations un caractère complexe. Peut-être trop, parfois.



Zaha Hadid par Brigitte Lacombe en juillet 2012.

À Séoul, le Dongdaemun Design Plaza inauguré en 2014 dans le quartier le plus branché de la ville, a des allures de monstre marin. Comparé également à « un vaisseau spatial argenté », l'édifice, dont le toit est végétalisé pour pouvoir s'y promener, a coûté près de 500 millions de dollars. On a souvent reproché à l'architecte de dépenser sans compter, de franchir les limites des budgets. Cela lui a fait perdre, c'est vrai, quelques concours. Ainsi devait-elle superviser la construction du stade olympique pour les JO de Tokyo en 2020. Son projet, jugé trop onéreux, a été abandonné. Il était passé de 130 milliards de yens (963 millions d'euros) à 252,5 milliards de yens (1872 millions d'euros). Arata Isozaki, architecte japonais, avait comparé Zaha Hadid à une « tortue qui attend que le Japon coule pour s'en aller nager au loin ».

#### Constructions iconiques

Peu importe! Cette Irakienne de Bagdad qui a étudié les mathématiques à l'université américaine de Beyrouth, puis l'architecture à l'Architectural Association School of Architecture de Londres, a laissé son empreinte à travers de multiples réalisations: de la piscine olympique de Londres au tremplin de saut à ski d'Innsbruck en Autri-

che, des Opéras de Canton en Chine et de Cardiff au pays de Galles à la tour du troisième groupe de transport maritime mondial CMA-CGM à Marseille, en passant par l'usine BMW à Leipzig.

Ses créations ont fleuri un peu partout dans le monde, de Bakou à Cincinnati, de Rome à Séoul. Sa carrière aura finalement été assez brève. Sa première œuvre, une caserne de pompiers en Allemagne, ne remonte qu'à 1993. Chacun de ses bâtiments était conçu comme l'icône d'une ville, ce qui explique pourquoi nombre de métropoles s'arrachaient ses services. L'architecte avait aussi la réputation de soigner la finition de ses constructions jusque dans les moindres détails. Elle ne laissait rien au hasard.

On se souviendra du grand sourire de cette femme aux formes aussi généreuses que son architecture. Lovée dans son grand manteau noir, elle était de toutes les fêtes. Entre deux avions, elle avait pris le temps il y a quelques années de diner chez Monsieur Lee. Ce roi de l'immobilier de Hongkong avait réussi à la faire sortir de sa carapace. On se souvient l'avoir vue se prêter au jeu du karaoké. Quelques minutes d'un temps suspendu où elle avait donné l'image d'une femme comme les autres. ■

## jeu collectif

dix ans, avec des idées plein la tête. « J'ai ouvert à peine un mois après mon arrivée, sans prendre de cours de chinois. Tout commence tout de suite! Shanghai est une plaque tournante économique, un passage obligé pour le monde des affaires. Tous les bureaux de représentation sont ici », souligne ce défricheur qui a commencé par des résidences d'artistes (jusqu'à 140 volontaires!).

La structure franco-chinoise a gardé les meilleurs, qui œuvrent sur la même pièce avec des techniciens et des artisans. Tous sont employés d'Island6, qui les paie à la tâche (le plus souvent), au mois ou au pourcentage des ventes, pour ceux qui peuvent attendre et vivre sans salaire. Leurs créations collectives, signées Island6, cheminent ensuite jusqu'en Europe, chez Bob Benamou ou chez Opera Gallery. L'œuvre communautaire dans un monde capitaliste, en somme.

« L'art contemporain n'a que 20 ans en Chine, c'est donc tout neuf. Au départ, les collectionneurs chinois étaient freinés par l'argent, aujourd'hui plus par un manque de confiance en soi. Ils viennent à cinq ou six, escortés d'un directeur artistique », souligne Thomas Charvériat, passionné par l'invention de demain. Il a déjà créé un Island6 Marina à Phuket, en Thaïlande. ■ V.D.

Alberto Giacometti avec *Grande Femme IV*, dans son atelier, en 1960 (en haut). Chlp Crack Charly, de Liu Dao (ci-contre). ANNETTE GIACOMETTI, DR



## ART PARIS MISE SUR LA CORÉE

Sous la nef du Grand Palais, ce salon encore très franco-français met la Corée à l'honneur. Un pays en plein boom, prisé des architectes stars comme Jean Nouvel, Dominique Perrault ou Zaha Hadid, disparue ce jour (lire ci-contre). La 13<sup>e</sup> puissance mondiale, dotée d'une cinquantaine de musées privés, est célébrée par Guillaume Piens, organisateur de cet événement que François Hollande a inauguré mercredi soir, sur les conseils de sa ministre de la Culture, Audrey Azoulay. Installées devant l'escalier monumental, huit galeries reconnues ou émergentes - telle SoSo, issue de la petite ville de Paju - montre la diversité de cette scène artistique. Une vingtaine d'enseignes occidentales ont misé sur les artistes coréens: Rabouan Moussion (Lee Ufan), Maria Lund (Min Jung-yeon), Paris Beijing (Seon-ghi Bahk), Pierre-Alain Challer (Nils Udo) ou Photo 12 (Lee Lee-nam). Inutile cependant de chercher une seule œuvre de la peinture historique du Pays du matin calme, notamment celle du mouvement abstrait Dansaekhwa, très à l'honneur en ce moment sur le marché. Cette

## a la cote

cultures. Le but était de marier un lit à baldaquin en huanghuali (bois de l'île de Hainan) avec un modèle français en bois peint, tous deux du XVIII<sup>e</sup> siècle.

### Un casino Louis XIII

Quelques mois plus tard, la célèbre maison de la plaine Monceau renouvelait l'expérience à l'International Financial Center de Pudong. Ouverte à tous, l'exposition « Inside the château » offrait une reconstitution éblouissante d'un intérieur royal à la française avec du mobilier de Louis XIV à Louis XVI, dans un écrin de boiserie dominé par un Arc de triomphe reconstitué à l'identique. Pour le prochain « French May », manifestation soutenue entre autres par le consulat de France à Hongkong, les mêmes Kraemer visent le sommet d'une des plus hautes tours de la ville pour installer un décor digne de Versailles.

Le château de nos rois de France fait fureur en Chine. À tel point que le milliardaire et promoteur immobilier de Hongkong Stephen Hung projette d'ouvrir le casino Louis XIII d'ici à l'été 2016 à Macao. Cet enfer du jeu portant le nom du roi de France qui créa le modeste pavillon de chasse transformé en palais par son fils sera l'hôtel le plus cher du monde: un délire d'ors et de glaces de 10 000 m<sup>2</sup> (contre 60 000 à Versailles!), 230 suites, le tout pour un coût d'un milliard d'euros. Tombé amoureux de Versailles lors du grand dîner donné dans



### LE THÉÂTRE

Armelle Hélot  
[ahelot@lefigaro.fr](mailto:ahelot@lefigaro.fr)  
[blog.lefigaro.fr/theatre](http://blog.lefigaro.fr/theatre)

J e connais si peu de la nuit, mais la nuit semble bien me connaître. / Et en plus m'assiste, comme si elle m'aimait. / Elle couvre ma conscience de ses étoiles. / Peut-être la nuit est-elle la vie et le soleil la mort. / Peut-être la nuit est-elle rien et les conjectures sur elle rien. » Sa voix grave et crissante s'élève dans les hauteurs des Bouffes du Nord. Espace vide, saturé de couleurs chaudes. On pourrait être chez lui, en Italie. À ses côtés, en cos-

n n'en revient pas de la beauté puissante du lieu faussement décati. Un lieu qui lui va bien. Premier spectacle: *Amore e Carne*, avec, donc, Alexander Balanescu et les poètes qu'ils aiment: Antonin Artaud, Arthur Rimbaud, en italien! Les surtitrages sont projetés sur les murs de côté, très lisiblement, dans le champ de vision des deux interprètes. On entend aussi Pasolini, Whitman, T. S. Eliot. Les lumières sont tendres. Ce spectacle-concert est fluide,

« Seul celui qui a approché les limites de la vie, seul cet homme peut être considéré comme heureux »

SOPHOCLE

Un violon qui les liait, légende familiale, peut-être, à Nicolo Paganini. Violon diabolique qui, ici, ne distille qu'harmonie et élans de l'âme.

La poésie flambe haut. Dans *Il Sangue (Le Sang)*, qui a suivi, et qui est aussi le titre du film bouleversant que Pippo Delbono réalisa en 2013, avec un téléphone portable, il est accompagné de la chanteuse Petra Magoni. Ensemble ils interrogent la figure d'Œdipe. Ilaria Fantin joue ses luth, orpharion, oud, guitare électrique.

Il cite Sophocle: « Seul celui qui a approché les limites de la vie, seul cet homme peut être considéré comme heureux. » Mais il doute. Il ne veut pas de l'autre aveuglement, celui que Prométhée a mis au cœur des mortels: l'oubli de la mort. « J'ai mis en eux d'aveugles espérances. »

C'est à Bernard-Marie Koltès qu'il demande une réponse dans *La Nuit*. d'après